

L'ART ET LA DISCUSSION

Tout progrès artistique semble provoqué par deux actes, l'un de création, l'autre de discussion. Or, en réalité, si la création incite fatalement à la discussion, celle-ci n'est guère capable de provoquer ou d'influencer la création. L'artiste créateur a sur le progrès une action plus directe que le critique. Ce qui ne veut pas dire que la critique soit totalement inutile. Au contraire. C'est, en effet, grâce à elle que nous sommes mis à même de constater la multiplicité des pouvoirs de l'art sur les individus et de comparer et classer les innombrables variétés de tempéraments humains. Le fait même que toute production artistique agit d'une façon différente sur des individus de tempéraments opposés nous démontre l'impossibilité où se trouve la discussion d'amener entre ces types divers une fusion même superficielle. Les critiques, selon les dispositions particulières de leur organisme, voient blanc ou noir, beau ou laid, aiment ou détestent, méprisent ou respectent les œuvres et les interprétations, sans se douter le plus souvent que ce qu'ils admirent en elles, c'est le prolongement de leur « moi » et que leur haine pour certaines formes artistiques provient uniquement de ce qu'ils n'ont pas été capables de les pénétrer.

Il ne peut, certes, être qu'intéressant de parvenir, grâce aux discussions, à classer les œuvres d'art d'une façon physiologique et d'établir des analogies entre les divers types existants de sensibilité humaine. Mais il convient de se bien persuader que le jugement du critique le plus compétent, le plus consciencieux et le plus sincère ne peut en aucune façon influencer le développement de l'art.

L'évolution naturelle des idées, des formes et des styles ne peut être provoquée que par le balancement des forces créatrices, lesquelles n'ont absolument rien à faire avec les facultés d'analyse. Les forces créatrices peuvent et doivent être activées par l'éducation. Quant à la discussion, si elle parvient à mettre de l'ordre dans les sensations, elle ne peut influencer leur nature. Les raisonnements les plus subtils ne sont capables de modifier aucun état de réceptivité sensorielle. C'est pourquoi les lecteurs d'un journal ne doivent accorder de confiance aux opinions des critiques officiels que si celles-ci sont présentées d'une façon nettement objective.

Que tel homme d'esprit averti écrive périodiquement qu'il aime ou n'aime pas telle œuvre ou telle interprétation, cela est évidemment très intéressant pour cet homme lui-même, ainsi que pour ceux qui se sentent doués du même pouvoir de vibration que lui. Mais l'affirmation de ses préférences, ou de ses aversions, n'effleure même pas les objets de sa critique et n'augmente ni ne diminue leur droit d'exister. C'est ce que ne comprennent malheureusement pas toujours certains « fidèles lecteurs » d'un journal, trop souvent enclins à accepter comme vérités générales des observations dictées uniquement par une sensibilité particulière. D'autre part, certains aristarques trop sûrs d'eux-mêmes se figurent pouvoir accélérer l'essor de ce que leur orgueil dénomme vérité et progrès, grâce à la répétition constante de leur opinion. Il se peut qu'ils obtiennent, en effet, des résultats passagers à force de ténacité et d'insistance, car le public aime se laisser mener et obéit volontiers à ceux qui élèvent la voix. Mais, en matière d'évolution, « le temps fait tout à l'affaire » et l'art — produit direct de la sensibilité d'un peuple — ne peut entièrement changer

d'orientation sous l'influence de quelques volontés isolées. En matière musicale surtout, le jugement dépend presque entièrement des dispositions réceptives de l'organisme. C'est pourquoi le critique vraiment consciencieux devrait répéter à tout bout de champ que les sentiments qu'il exprime sont de nature tout intime et que leur révélation ne peut émouvoir que ses frères en sentiments. En d'autres termes, le lecteur d'une appréciation musicale se trouve renseigné non sur la valeur intrinsèque et les pouvoirs de rayonnement universel de l'œuvre discutée, mais uniquement sur les facultés de réceptivité du critique.

Il est très amusant d'entendre, pendant et après un concert, les appréciations si diverses des auditeurs. Il est plus amusant encore de voir les mêmes personnes s'étonner le lendemain de lire dans les journaux des jugements si contradictoires ! Ces divergences d'opinion sont, en effet, fatales ; elles ont existé de tout temps et continueront éternellement à attiser la colère des hommes. Chacune de nos manifestations musicales fait vibrer tant de sensibilités différentes, fait naître des émotions de natures si diverses ! Un public de concert groupe des tempéraments aux caractères si opposés !

Nous y reconnaissons le groupe des pédants, le groupe des naïfs, le groupe des aigris, le groupe des indécis, le groupe des doux, le groupe des « vombrissants », le groupe des jaloux, le groupe des vieux-chers-amis, le groupe des meneurs, le groupe des menés, le groupe des apolliniens, le groupe des dionysiaques, le groupe des enfants mûris avant l'âge, le groupe des vieillards retombés en enfance, le groupe des bêtas par snobisme, le groupe des bêtas par destinée, le groupe des aspirants à la gloire et aux honneurs, le groupe des revenus de tout, le groupe enfin des justes et des avertis dont chacun des autres groupes croit faire partie...

A entendre, après les concerts, tant d'appréciations opposées, l'on se demande où niche la vérité, où palpite la vraie émotion, où fleurit la vraie sagesse ! Lequel a raison, celui qui dit oui ou celui qui dit non, celui qui rit ou celui qui pleure ? Et l'on discute et l'on se dispute sans songer à ceci : c'est que la musique, que l'on goûte non avec son esprit mais avec son tempérament et à laquelle on se livre corps et âme, échappe à toute analyse, qu'elle atteint différemment les individus selon que les individus sont différents, et que nul être humain ne peut formuler sur elle un jugement définitif. Car l'effet qu'elle produit sur nous est subordonné à la part que nous prenons à son rayonnement, à l'abandon que nous lui faisons de toutes nos forces émotives, au geste que nous effectuons pour l'êtreindre, puis pour la fondre en notre « musique à nous », à tout ce qui, dans notre organisme, est susceptible de s'émouvoir et de vibrer à son unisson.

Notre devoir à nous tous, musiciens professionnels que l'opinion publique aime parfois à consulter, notre devoir n'est-il pas, dès lors, de déclarer en toute occasion que l'éloge ou le blâme que nous distribuons ne sont que la révélation de nos facultés sensibles et non l'affirmation de notre appréciation, et le public — avant d'écouter la voix des critiques — fera toujours bien d'obéir sans raisonner à l'avertissement obscur de ses instincts et aux injonctions de sa sensibilité.

E. JAKES-DALCROZE.

